

Guillaume Durou

**« Contre tous les youpins du monde » :
la ville de Québec au temps de l'antisémitisme
(1890–1914)**

Abstract

In 1912, Charles Maurras mentioned in the Parisian publication l'Action française "the importance of anti-Semitism in Quebec City." A city founded on a strong ethno-linguistic duality, Quebec City's character changed considerably at the turn of the 20th century. Industrialization, immigration, the predominant conception of the nation-state and the magisterium of the Church upset a city that seemed to be experiencing a difficult transition. Ridden with anxiety, a certain elite is attacking a vulnerable minority on a daily basis. Thus a noisy anti-Semitism takes shape, regularly feeding a chimerical representation of the Jew which, by the effect of imbalance between reality and the imaginary, between truth and lies, generates noxious tensions.

Résumé

En 1912, Charles Maurras mentionne dans l'Action française de Paris « l'importance de l'antisémitisme à Québec ». Ville fondée sur une forte dualité ethno-linguistique, Québec voit au tournant du XX^e siècle son visage changer considérablement. L'industrialisation, l'immigration, la conception prédominante de l'État nation et le Magistère de l'Église bousculent une Cité qui paraît mal vivre la transition. Rongée par l'angoisse, une certaine élite s'en prend alors quotidiennement à une minorité vulnérable. Ainsi prend forme un antisémitisme tapageur nourrissant régulièrement une représentation chimérique du Juif et qui, par effet de déséquilibre entre la réalité et l'imaginaire, entre le vrai et le leurre, génère de funestes tensions.

*Ce n'est pas le caractère du Juif qui provoque
l'antisémitisme, mais, au contraire, c'est
l'antisémitisme qui crée le Juif.*

Jean-Paul Sartre, *Réflexion sur la question juive*

Dans son étude sur la société canadienne-française devenue classique, le sociologue Everett Hughes relate les angoisses et les préjugés qui circulent dans la petite ville de Cantonville (en vérité Drummondville) secouée par la transition industrielle. Cette localité qu'il scrute à la loupe en 1938 est, écrit-il, d'une « homogénéité culturelle à un degré rarement vu en Amérique du Nord ». Derrière cette uniformité sociale se cache un sourd conflit : celui de la concurrence locale. Hughes remarque en effet l'existence d'un groupe serré, composé de marchands, détaillants et autres petites entreprises canadiennes-françaises, rassemblé sous la bannière « Achetez chez nous » et dont l'ennemi principal est presque absent de la ville, mais pourtant bien connu. Le Juif, écrit Hughes, est le seul outsider qui est parvenu à intégrer avec succès le commerce au détail. Ainsi, un fort sentiment antisémite traverse ce mouvement de défense, en réaction à un soi-disant contrôle extérieur de l'économie. Il est vrai, le

Juif est un petit compétiteur physiquement présent qui concurrence sur le même pied d'égalité les commerçants canadiens-français, et pourtant, Hughes rappelle que « ce sont les Anglais, qui ont introduit les nouvelles formes d'entreprise économique qui menacent le mode de vie et de travail des Canadiens français ». ¹ En d'autres mots, c'est se tromper de cible que d'accabler les juifs de tous les maux. Comment alors expliquer pareille propension ? Des réponses se trouvent peut-être dans l'antisémitisme lui-même, mais aussi dans les tensions irrésolues entre tradition et modernité, entre nation et immigration.

Comme nous l'avons suggéré ailleurs ², l'antisémitisme qui apparaît à la charnière du XIX^e et du XX^e siècles au Canada français n'est pas un phénomène diffus, incohérent et imputable qu'à quelques hommes d'Église. Il s'agit plutôt d'un système de signification concret, un ensemble d'actes délibérés et non routiniers qui ne concernent qu'une minorité de notables publics certes, mais qui persiste dans la durée et qu'il est nécessaire d'inscrire dans le continuum de ce qui est convenu d'appeler « la haine la plus longue ». ³ Ce présent article a pour objectif de retracer les modalités d'expression de l'antisémitisme à Québec. Notre démarche se veut à la fois historique et sociologique. Elle est historique en ce qu'elle s'intéresse au poids et à la circulation des idéologies, la façon dont elles tentent d'occuper l'espace public. Mentionnons qu'à la fin du XIX^e siècle, les courants réactionnaires et contre-révolutionnaires comme le soutient l'historien Zeev Sternhell, représentent une vision du monde dominante en occident ⁴ et que ces idéologies, précise l'historien Yvan Lamonde, demeurent formatrices « de la pensée et de la mentalité canadienne-française ». ⁵ Il n'est donc pas surprenant que Québec abrite plusieurs journaux conservateurs, dont quatre particulièrement hostiles aux juifs. ⁶ Puisqu'il s'agit d'un fait très bien documenté, il est également inutile d'insister sur l'influence marquée des journaux parisiens de même acabit, comme *l'Univers* de Louis Veuillot et *l'Action française* de Charles Maurras, sur la presse ultramontaine canadienne-française. Nous nous pencherons donc exclusivement sur ces journaux de Québec, mais il est nécessaire de signaler leur inscription dans un réseau intellectuel plus vaste comprenant des publications de Montréal et d'ailleurs en région. ⁷ Ces dernières, dont beaucoup appartiennent à des hommes de professions libérales, défendent les mêmes idées, se citent mutuellement et tentent de gagner l'opinion publique à leur cause. Notre démarche est aussi sociologique puisqu'elle cherche à contextualiser l'expérience juive de Québec à partir de ses caractéristiques sociodémographiques. En partant de cette distorsion entre fait et discours, elle souhaite ainsi identifier les processus de marquage et la construction des frontières ethniques à la fois dans les pratiques sociales, mais surtout dans le langage et la représentation. ⁸ Comme nous les verrons, la haine trouve d'abord à s'exprimer dans les inquiétudes économiques, inquiétudes qui se traduiront très vite dans le langage politique.

Mentionnons que l'antisémitisme dans la province est très bien documenté. Cependant, les recherches portent généralement sur la période de l'entre-deux-guerres.⁹ Hormis des études phares¹⁰ dont quelques-unes portent spécifiquement sur les Juifs de Québec¹¹, l'antisémitisme a souvent été abordé du point de vue d'un ou deux journaux à grand tirage connus pour leur position antijuive, alors qu'il existe à la même époque de nombreuses autres feuilles qui foisonnent à l'extérieur de l'axe Montréal-Québec. Ces dernières ont activement participé à la propagation d'idées réactionnaires. À défaut de vouloir cartographier en entier la presse francophone (et plus particulièrement les collaborateurs réguliers et les journalistes établis) hostile à la présence juive, notre ambition se limite à la ville de Québec et ses environs. En 1912, Charles Maurras lui-même soulignait « l'importance de l'antisémitisme à Québec ».¹² Québec était-il vraiment un vivier d'idées antisémites ? Quelle était la nature de ces idées ? Et plus important encore, qui était les Juifs de Québec ?

L'antisémitisme de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e est irrigué par trois forces principales. Culturelle d'abord, par un conservatisme religieux (d'appartenance ultramontaine) qui véhicule efficacement des conceptions réactionnaires et son ressentiment envers un peuple déicide. Pour cette raison, l'ultramontanisme est sans doute un des plus importants vecteurs de diffusion des idées antisémites au Québec.¹³ Politique ensuite, car ces idées émergent dans un climat d'affirmation vigoureuse des nationalismes, des notions de frontières et d'origine. Pour Hannah Arendt, il ne fait aucun doute que l'antisémitisme prend racine dans l'État-nation. En effet, l'antisémitisme cache une vive hostilité envers l'émancipation légale des Juifs qui doit se lire dans le contexte de l'avènement d'une citoyenneté fondée sur l'adéquation des frontières ethniques et politiques. Économique enfin, puisque l'antisémitisme se nourrit d'une vision binaire de l'économie. En effet, le capitalisme comme mode de production dominant génère des rapports de classes conflictuels dont les phénomènes de prolétarianisation et d'exploitation reposent sur une cause commune : l'accumulation du capital. Ainsi, la source des inégalités sociales doit être trouvée dans la concentration abusive des moyens financiers, dont l'usure est une des pratiques immémoriales. Pour plusieurs à l'époque, le capitalisme prend ainsi l'apparence d'une domination d'une nouvelle bourgeoisie exploitante, donc juive par association.¹⁴ Or, l'expérience du Québec nous tend en fait un piège, celui de son exclusivité. L'antisémitisme, faut-il le rappeler, est un phénomène documenté à l'ampleur du pays. L'historien Howard Palmer a démontré par exemple l'importance à la même époque de l'idéologie nativiste dans la fondation d'un antisémitisme des Prairies.¹⁵ La particularité du Québec, s'il en est, tient du fait de se voir fortement traversé de ces trois forces.

Faire son « bedit gommerze »

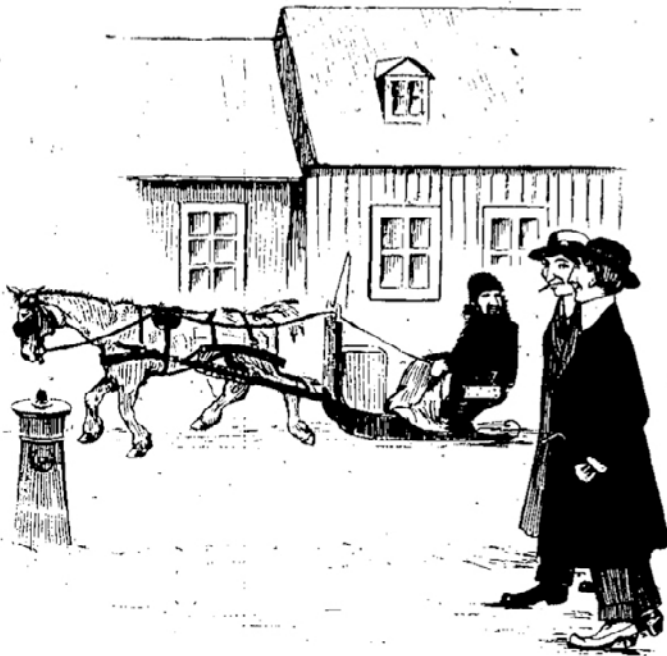
Le principal terrain de l'antisémitisme est celui du commerce. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner les appels à boycotter les affaires juives, de constater le langage mobilisé et aussi les efforts de rapprochements entre villages et villes autour d'un combat commun. Il existe certes dans les régions rurales une méfiance à l'endroit des Juifs, mais on tente surtout d'y importer un phénomène avant tout urbain. Par ailleurs, le sentiment anti-juif n'est pas non plus l'apanage de la seule presse ultramontaine, bien qu'il y soit dominant. Prenons l'exemple de *L'Électeur*, journal de Québec tenu par Ernest Pacaud, un libéral notoire, qui laisse son quotidien souffler le chaud et le froid quant à la présence des Juifs dans la ville. Le billet « la juiverie à Québec », dans lequel on s'offusque des manœuvres malhonnêtes des juifs pour vendre leurs marchandises, en est un exemple. Cette concurrence déloyale aurait par ailleurs provoqué un tel émoi qu'un rassemblement de citoyens se serait organisé devant une boutique juive pour protester contre ses heures d'ouverture.¹⁶ Dans une autre note intitulée « Le fléau de la juiverie », le journal s'insurge contre « la colonie juive qui cherche à s'implanter ici ».¹⁷ On souhaite une fois pour toutes barrer la route aux colporteurs en formant une association des marchands de détails afin de « lutter contre la juiverie »¹⁸ et faire prospérer l'économie de la ville.

Puisqu'une vaste majorité des familles juives proviennent d'Europe de l'Est à partir du début du XX^e siècle, les journaux engagés dans le combat n'hésitent pas à tourner au ridicule leur accent : leur « gommerze », leurs marchandises « pas chè » et « bonn margé ». Voilà une des nombreuses manières de marquer et d'exclure socialement une communauté dont les membres sont pourtant très bien intégrés à la société canadienne-française comme nous le verrons plus loin. La fabrication du mythe de l'invasion dissimule en effet une anxiété face à l'amenuisement prophétisé du fait francophone, mais également l'agacement face à une mobilité sociale indue et programmée autorisant le contrôle prochain des pouvoirs économiques. Entre temps, le Juif est dépeint comme un avare, flairant les affaires aussi bien que les objets de valeur, contournant les règlements et réfractaire à la langue française. Le recueil du caricaturiste Joseph Charlebois, *Montréal Juif : Dessins Gais* (1913), demeure, avant que n'apparaissent les caricatures dégradantes du *Goglu*, un des rares témoignages de clichés du genre.



LE POLICEMAN. — Sûr que les yeux vont y rester collés aux vitres.

Rira bien ...



— Riez, riez, mais dans dix ans je posséderai un beau "block" de maisons, et vous, vous porterez encore de beaux habits... peut-être, mais c'est tout ce que vous aurez.

«Fascination : Le Policeman — Sûr que les yeux vont y rester collés aux vitres» et «Rira bien : Riez, riez, mais dans dix ans je posséderai un beau "block" de maisons, et vous, vous porterez encore de beaux habits... peut-être, mais c'est tout ce que vous aurez», Joseph Charlebois, *Montréal Juif : Dessins Gais*, Montréal, Imprimerie Bilaudeau, 1913.

Pour appuyer leur inquiétude, des journaux ne ménagent pas les anecdotes. Un samedi d'octobre 1893, deux jeunes juives se seraient faufilees parmi les cultivateurs du marché afin de vendre du papier d'épingle et des mouchoirs. La police les a sommées de payer une amende de dix dollars. Intervention démesurée? Dans les faits, on accuse sans cesse les Juifs de « vouloir monopoliser le commerce de mercerie par les rues et sur les marchés » sans vouloir se conformer au règlement municipal qui les oblige à prendre un permis¹⁹. Fait divers, exagération ou tendance lourde? Une chose paraît claire : des journaux causent toute sorte d'appréhensions infondées dont l'épouvantail est celui du colporteur. Vendeur ambulant qui enfreindrait les lois, le Juif qui fait son porte-à-porte même le dimanche, dérange. Cette peur collective est suffisamment inspirée pour que l'on croie à un véritable envahissement. Durant l'année 1894, le journal commercial de Montréal *Le prix courant* fait circuler dans ses pages une pétition pour faire payer des amendes au colportage en voiture et à pied, allant jusqu'à réclamer l'intervention gouvernementale, car « le nombre de ces colporteurs s'est beaucoup accru depuis l'émigration des Juifs chassés de Russie ».²⁰ *La semaine commerciale* de Québec est quant à elle déjà engagée dans la lutte contre « ce noyau de population sordide [qui] fera souche » et envahira la place.

Le Conseil de ville en 1900



Les hommes sont de drôles de créature ; ils pourchassent la mouche à patates, font la guerre à la vermine des hangars et des caves et laissent volontiers s'établir et se propager ce rebut d'humanité qu'on appelle le juif, le juif qui exploite, vole et presseure [...] Le droit commun nous empêche de prendre le juif et de le renvoyer en Palestine ou ailleurs ; mais il y a d'autres moyens à prendre pour le contrôler ou le forcer à déguerpir. C'est de lui imposer des obligations telles qu'il ne trouve plus son compte dans son *bedit gommerce*.²¹

Entre temps, des municipalités forment des associations de marchands, des policiers en civil patrouillent dans les rues de Québec pour traquer les colporteurs.²² Ce phénomène n'est toutefois pas exclusif à Québec. Non loin de la ville, on tente aussi de chasser les Juifs, on fait intervenir la police. À Deschambault, par exemple on surprend un Juif à colporter sans permis. Il sera rapporté aux autorités. Durant ce délire collectif, un mot d'ordre est martelé, à Trois-Rivières aussi bien qu'à Chicoutimi : s'unir « contre l'envahissement juif ». ²³



— Isaac, dans cinquante ans, nous serons les maîtres.

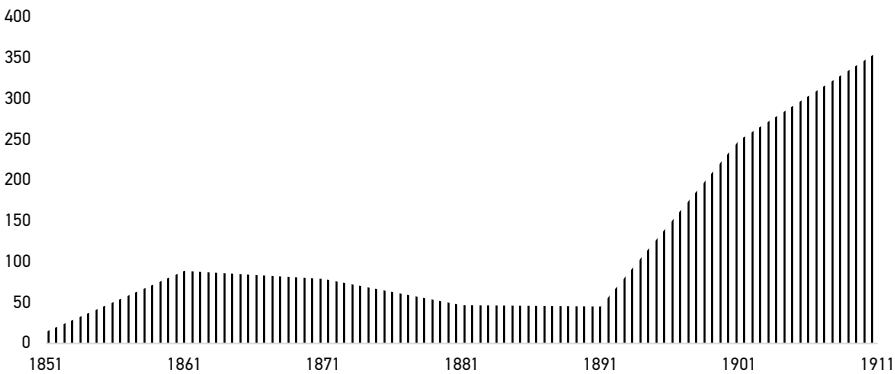
« Le conseil de ville en 1950 » et « Isaac, dans cinquante ans, nous serons les maîtres », Joseph Charlebois, *Montréal Juif : Dessins Gais*, Montréal, Imprimerie Bilaudeau, 1913.

Pendant toute la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, des journaux sonnent l'alarme et tentent d'embrigader même les plus petits villages dans leur cause. C'est le cas par exemple du village de Saint-Sylvestre, à cinquante-cinq kilomètres de Québec, qui ne fait la guerre ni aux Juifs ni à personne, une situation que l'*Action sociale* s'explique mal : « la mentalité à propos des Juifs dans St Sylvestre est tout à fait erronée et mon plus grand désir est qu'elle change. Dans ce but, je vous prouverai prochainement qu'il faut sans plus tarder renoncer à leur amitié [...] ». ²⁴ Devant cet acharnement, on peut bien se demander ce qu'il en est du fait juif à Québec ? Arrêtons-nous un instant pour évaluer la situation sociodémographique de cette « minorité vulnérable ». ²⁵

Être Juif à Québec

Un rapide coup d'œil aux données sociodémographiques de Québec indique que la population juive constitue en 1911, une fraction infinitésimale de la population totale de la ville, soit 0,4 %. Ce simple survol neutralise immédiatement l'odieuse exagération perpétrée depuis plusieurs décennies déjà dans une certaine presse canadienne-française. Rien de surprenant certes, ce décalage entre les faits et le discours participe de rapports à l'œuvre entre une minorité nationale et des minorités immigrantes. ²⁶

Évolution de la population juive à Québec, 1851–1911



Source : Exploitation des données du recensement 1911, PHSVQ/CIEQ

Pour les derniers recensements, nous avons favorisé la catégorie « origine ethnique » au lieu de « religion », en dépit de l'énorme confusion dans la catégorisation à l'époque des deux notions. Les premiers recensements n'indiquent quant à eux que la religion.

En 1901, 66 % des Juifs recensés affirment parler le français, et 76 % l'anglais. Tandis que pour plusieurs leur langue maternelle est le yiddish et l'hébreu, l'allemand ou le russe, ces derniers parlent bien d'autres langues. En 1911, les questions changent et le recensement tente pour la première fois de dénombrer les langues parlées. La deux-

ième langue connue est l'anglais et le français suivis de l'allemand. Plusieurs parlent même une troisième langue. La maîtrise de la langue dominante représente un vecteur d'intégration sociale et suggère une communauté juive bien greffée au tissu social et également porteuse d'un enrichissement culturel non négligeable. Pensons aux familles Mohr, Herzberg et Serchuk ayant contribué à la vitalité de la ville.

Langues parlées déclarées, 1911

	Langue maternelle	Seconde langue	Troisième langue
Yiddish/Hébreux	125	26	22
Français	114	49	41
Anglais	66	140	4
Allemand	3	11	33
Roumain	2	5	-

Source : Exploitation des données du recensement 1911, PHSVQ/CIEQ

Il s'agit des individus ayant bien voulu répondre à la question. Les données parcelaires résultent du processus de dénombrement lui-même. D'abord, la méthode de collecte de données n'est pas uniformisée, les agents de recensement (*enumerators*) prélèvent l'information différemment, ce qui rend impossibles des résultats définitifs et une catégorisation sans faille. Par exemple, les agents du recensement ont inscrit à la fois la langue « hébreux » et « juif », ou les lettres « J » et « H ».

À partir du milieu du XIX^e siècle, la communauté juive de Québec, historiquement d'origine britannique et anglophone, s'était rassemblée autour d'une première synagogue. Or, les années avancèrent et les activités religieuses se réduisirent considérablement jusqu'à ne plus avoir de rabbin officiel. Puis, la baisse de la population juive, observable à partir de 1861, s'explique par leurs déplacements à l'intérieur du pays. Comme le souligne l'historien Ira Robinson, la vague d'immigration qui va suivre dès la fin du siècle va transformer le visage de la communauté juive de la ville. Cette transition démographique sera en effet alimentée par l'arrivée massive de Juifs d'Europe de l'Est et principalement de l'Empire russe dont la langue principale est le yiddish et dont la tradition est issue de la branche ashkénaze orthodoxe. Cette première génération d'immigrant sera moins adaptée aux réalités nord-américaines, par opposition à la communauté juive canadienne « de souche ». Pour cette raison, leur présence s'est faite plus visible et susceptible d'attirer impunément l'opprobre.

En nombre suffisant, les Juifs vont fonder en 1896 une synagogue en Basse-Ville.²⁷ À Québec, 47 % des familles juives sont (ou se disent) de nationalité canadienne en 1901, c'est-à-dire qu'elles y sont établies depuis au moins deux générations et que leurs

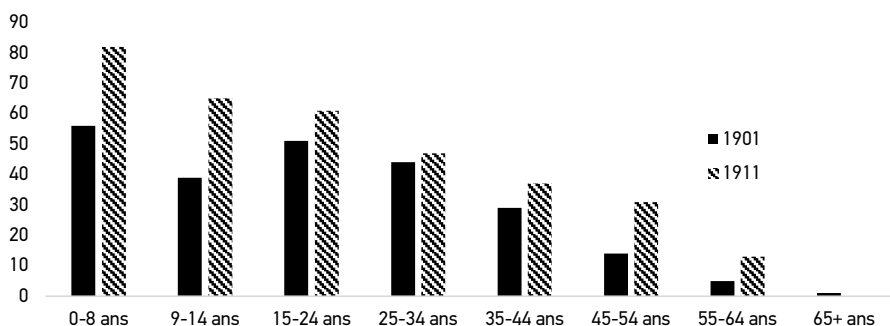
enfants sont nés au Canada. 41 % des Juifs sont toutefois de nouveaux arrivants venus d'Autriche, de Roumanie et de Russie. Dix ans plus tard, le nouveau recensement révèle que 93 % des Juifs sont (ou se disent) de nationalité canadienne parmi lesquels 33 % sont nés au Québec.



Source : *Immigrants juifs d'origine russe*, environ 1911, Québec, Bibliothèque et Archives Canada, 1936-270 NPC, 3624258.

Une distribution comparative des âges permet par ailleurs de constater une imposante cohorte de jeunes enfants et de jeunes adultes, particulièrement pour 1911. Exception faite du phénomène d'émigration, on doit considérer que les individus associés à une tranche d'âge en 1901 se retrouvent dans la tranche suivante dix ans plus tard. En 1911, 85 % des enfants de neuf à quatorze ans fréquentent l'école. Ces informations supportent l'idée d'une intégration scolaire et sociale des jeunes juifs et juives et présupposent une reproduction sociale du français que la présence non négligeable de Juifs francophones atteste d'une certaine façon.

Distribution des âges de la communauté juive à Québec, 1901–1911



Source : Exploitation des données des recensements 1901 et 1911, PHSVQ/CIEQ.

Outre la distribution des âges, le profil socio-économique permet d'apprécier la répartition des individus actifs selon les types de professions. En catégorisant les métiers en classe sociale (ici le schéma de six classes *Erikson–Goldthorpe–Portocarero* ou EGP), il est plus aisé de voir les frontières sociales et économiques, mais également, lorsque l'on approfondit l'analyse, de détecter l'existence de sous-représentations ou bien de surreprésentations d'une religion, d'un groupe ethnique, d'un genre ou d'une tranche d'âge particulière.

Structure socio-économique des Juifs actifs de Québec, 1911

	Nombre de travailleurs
Classe de service (I-II)	19
Travailleurs routinier et non manuel (IIIa)	46
Petite bourgeoisie (IVab)	-
Ouvriers qualifiés (V+VI)	28
Ouvriers semi et non qualifiés (VIIa)	-
Ouvriers agricoles (IVc+VIIb)	-

Source : Exploitation des données du recensement 1911, PHSVQ/CIEQ.

Ces chiffres représentent les métiers des chefs de ménage et de quelques travailleuses, sachant que 223 femmes et enfants ne travaillent pas.

La structure sociale de la communauté juive est par ailleurs assez semblable à celle de la communauté majoritaire francophone. Dans une ville de soixante-dix-huit mille trois cent quarante âmes en 1911, seulement onze Juifs sont colporteurs. En générant un maigre revenu, le métier de colportage révèle un certain déclassement social et les incertitudes liées à la condition immigrante, une situation qui contraste avec les

conditions sociales favorables de leurs confrères anglophones installés depuis plusieurs générations. Le commerce ambulante nécessite peu de qualification et une connaissance sommaire de la langue publique. Conscient de leur condition minoritaire, les marchands juifs opèrent principalement dans St-Roch et Jacques-Cartier où le commerce est le bienvenu. On les retrouve également adossés contre les portes de la Gare du Palais. L'historien Serge Jaumain a démontré comment ce réseau d'entraide, particulièrement composé de Juifs germanophones, de par sa concentration, la proximité des logements et l'approvisionnement chez le même fournisseur, procure un soutien mutuel, mais permet également l'intégration à un nouveau milieu de vie.²⁸ Il est d'ailleurs intéressant de constater que les Juifs ne représentent que 25 % du colportage total à Québec, preuve peut-être que les motivations derrière l'acharnement à leur endroit ne concernent pas seulement une soi-disant concurrence déloyale. Cependant, le colportage n'est pas un métier de prédilection. Les membres actifs de la communauté juive pratiquent de multiples professions. Ils sont épiciers, commis, barbiers, boulangers, couturiers et visiblement aucun ne baigne dans la finance ni ne fait partie de la petite bourgeoisie. Au contraire, le capital est principalement détenu par une bourgeoisie anglo-écossaise bien établie.

Quartiers où résident les Juifs à Québec, 1911

	Nombre de citoyens juifs
Basse ville	
<i>Jacques Cartier</i>	186
<i>Saint-Roch</i>	36
<i>Champlain</i>	2
<i>Saint-Pierre</i>	114
Haute ville	
<i>Montcalm</i>	9
<i>Saint-Jean</i>	1
<i>Saint-Louis</i>	1

Source : Exploitation des données du recensement 1911, PHSVQ/CIEQ

Par ailleurs, très peu de familles juives demeurent dans les quartiers historiquement anglophones comme Saint-Jean et Saint-Louis. Il est difficile de croire que leurs échanges quotidiens ne soient qu'exclusivement dans la langue de Shakespeare. Rappelons pour mémoire, qu'entre 1871 et 1901, la ville connaît un renouvellement quasi complet de sa population, résultat d'une vaste émigration des anglophones vers Montréal et ailleurs.²⁹ Un mouvement que plusieurs familles juives déjà établies vont d'ailleurs suivre.

En calculant l'indice d'interaction, on observe par ailleurs que la probabilité qu'un Canadien français « rencontre » une personne juive est d'environ 9 %.³⁰ Bien que les données nominatives soient incomplètes et parfois irrégulières, elles permettent néanmoins de neutraliser les aberrations partagées par une poignée d'individus qui à cette époque sont bien positionnés dans la hiérarchie sociale et hostile à une certaine immigration. Quoi qu'en disent les chiffres officiels et l'usage que certains en font dans les journaux partisans, la très faible présence juive à Québec n'empêchera pas l'éclosion d'un antisémitisme urbain dont la virulence sans précédent capture malheureusement trop bien la puissance de l'idéologie réactionnaire d'une part, et l'influence démesurée des journaux français sur les élites lettrées, d'autre part.

« La synagogue n'est pas contente, ce qui prouve que notre campagne antisémite fait de la bonne besogne »³¹

Au début du XX^e siècle, la ville de Québec abrite plusieurs feuilles ultraconservatrices comme *La Vérité*, *L'Action sociale* et *La Libre parole*. Cette dernière est la troisième mouture³² — qui n'a rien à voir avec les deux autres, si ce n'est que le nom — et se consacre activement à la diffusion des idées antisémites. Fondé en 1905 grâce aux efforts du prêtre Alfred-Stanislas Lortie, des notaires Alphonse Huard et Jacques-Édouard Plamondon et des médecins Albert Jobin et Jules Dorion, le journal devient au côté d'autres, la courroie de transmission d'un racisme décomplexé qui circule sans trop de difficulté. Quant à *La Vérité* et *L'Action sociale*, deux porte-étendards de la presse catholique ultramontaine et très liés au diocèse de Québec, ces journaux profitent d'un lectorat en croissance. Fondé en 1881 par Jean-Paul Tardivel, le premier triple son tirage atteignant trois mille cinq cents copies en 1905 alors que le second tire à treize mille cent copies 1913.³³ Tardivel et *La Vérité* ont fait l'objet de nombreuses études³⁴ qui ne mentionnent jamais l'antijudaïsme et l'antisémitisme qui sont pourtant une ligne éditoriale régulière du journal. Ce silence pourrait suggérer à tort que la posture antisémite n'était qu'un épiphénomène ou encore un simple spectacle pour susciter la controverse et s'attirer des lecteurs. Fait intéressant néanmoins, les correspondances et les rencontres de Tardivel entre 1883 et 1891, que l'historienne Dominique Marquis a retracées³⁵, montrent les figures laïques et cléricales ayant peuplé son réseau d'influence et de sociabilité. Bien que ce réseau couvre une courte période qui précède les flambées antisémites à venir du journal, il montre bien l'importance des jeux d'influences idéologiques.

Voilà donc la situation à Québec en ce début de nouveau siècle. Outre le commerce ambulante, certains journaux vont s'attaquer régulièrement à la religion juive elle-même. Toutes ces insolences culminent le 30 mars 1910 avec une conférence sur les origines meurtrières du Talmud que le notaire Jacques-Édouard Plamondon prononce à l'école Sacré-Cœur de St-Roch. Devant des membres du clergé, quelques dames et un grand nombre de jeunes gens, il déploie des arguments qui tiennent sur

des extraits de Drumont, de Lamarque et même du *Progrès du Saguenay*... Relatant les cas de meurtre rituel et de viol, le notaire antisémite enjoint ensuite aux citoyens de ne plus acheter d'un atelier de la rue Saint-Joseph dans le quartier Saint-Roch appartenant à un certain M. Liebling.³⁶ *La Libre Parole* de Québec retranscrit la conférence dans son tirage du 16 et le 23 avril. Les dés sont alors jetés.

Il s'agit sans doute d'une des premières fois qu'un antisémite déchaîne les passions des citoyens ordinaires. Pendant l'été, on commence à surveiller dans des villages les allées et venues des Juifs subitement pris à partie. À St-Charles-de-Bellechasse par exemple, on se réjouit que « la campagne anti-juive porte ses fruits ». ³⁷ À Québec, deux jeunes attaquent un Juif et lui volent son argent.³⁸ Il est impossible de démontrer que des journaux auraient exercé une influence sur des individus ayant commis des actes répréhensibles, au risque de céder au psychologisme. Une chose paraît certaine toutefois, ces hebdomadaires ont nourri un climat d'hostilité et le printemps et l'été 1910 sont très pénibles pour la communauté juive de Québec.



« Notre spirituel collaborateur Réo, a résumé d'une façon amusante et frappante à la fois la campagne des journalistes courageux contre les Juifs à Québec. Voyez-vous l'homme du "bedit gommerce", vautour à la mode, crouler sous le poids du sarcasme dont il est l'objet ? ». *Le Canard*, 22 mai 1910.

La campagne antisémite est donc lancée et est suivie de près par d'autres journaux sympathiques, comme la feuille humoristique de Montréal, *Le Canard*, qui consacre plusieurs colonnes à « La juiverie à Québec » et donne son appui entier à Gastophone de *La Libre parole* dans la lutte qu'il livre contre le « vautour israélite (sic) ». ³⁹ En vérité, ce journaliste signe sous ce pseudonyme (Plamondon lui-même ?) de nombreux articles antisémites. Il assure qu'il faille taxer plus lourdement les commerces juifs, que les caisses populaires peuvent devenir « un puissant agent dans la lutte antisémite », que la nation canadienne-française s'enjuive, etc... De jour en jour, la position de Gastophone reste ferme :

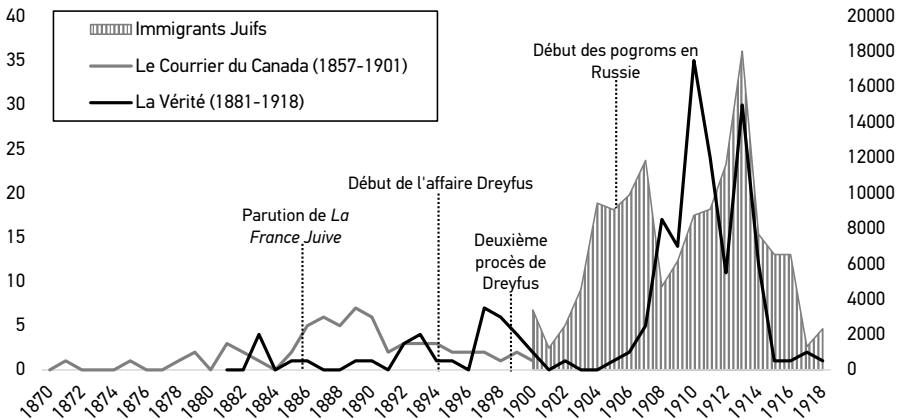
C'est précisément pour cela, que je suis sérieux et très sérieux dans la campagne antisémite. Dans tous les pays de l'univers, la conscience nationale s'est détachée de la race juive à cause de l'action néfaste que ce peuple nomade a exercée partout il a dressé ses tentes. ⁴⁰

Dans ce contexte, des témoins surprennent des citoyens à insulter des Juifs en remâchant les mensonges de Plamondon, d'autres molestent un petit juif, d'autres fracassent les carreaux de la maison de la famille Ortenberg et ceux de la synagogue de la ville. ⁴¹ Cette conférence à l'origine de plusieurs semaines d'hystérie vaudra rapidement à Plamondon une poursuite qui culminera avec l'un des procès les plus célèbres de l'histoire judiciaire. ⁴² Du fait que cette affaire est très bien documentée, nous nous pencherons sur d'autres événements. Il vaut la peine par ailleurs de mentionner qu'il ne s'agit pas de la première poursuite contre un journal pour libelle. De décembre 1901 jusqu'en février 1902, Louis-Gaspard Robillard, rédacteur du *Pionnier* de Sherbrooke a fait paraître une série de chroniques hebdomadaires, « La juiverie, voilà l'ennemi ! » qui se méritera elle aussi une poursuite. Cette croisade sera aussitôt reprise par le populaire *Monde illustré* ⁴³ de Montréal, qui publiera une imposante série anti-juive.

Dans le sillage de l'Affaire Plamondon, l'abbé Antonio Huot (1877-1929), prolifique auteur des Éditions de l'Action sociale catholique ⁴⁴, prononce le 24 novembre 1913 une conférence publique à l'Académie Saint-Joseph de Québec au Cercle Garneau de l'Association catholique des Jeunesses canadiennes-françaises. Son exposé s'intitule « La question juive : quelques observations sur la question du meurtre rituel » et fait suite à un scandale survenu dans l'Empire russe connu sous le nom de « l'Affaire Beilis ». La disparition, puis le meurtre d'un jeune chrétien de seize ans, Andrei Yushchinsky durant l'hiver 1911 pendant la Pâque juive ont multiplié les soupçons envers Menahem Mendel Beilis, un Juif ukrainien. Une accusation non fondée suffira pour allumer le feu antisémite malgré l'acquiescement de Beilis. Cette affaire sera récupérée sans peine par d'autres organes ultramontains canadiens-français, notamment par André Chauveau qui dans *La Croix* listera soigneusement les fameux crimes rituels perpétrés par des Juifs talmudiques contre les enfants. ⁴⁵ Revenons à cette conférence.

Documents historiques à l'appui, Huot assure que « la question juive est plus vivante que jamais, et il est évident que ce n'est pas l'établissement récent de cinquante mille Juifs en plein cœur du Canada français qui diminuera [...] la gravité du problème ». Selon Huot, « le meurtre rituel est un fait, dûment enregistré par l'histoire » et par conséquent, ces circonstances doivent être révélées à tous. En citant plusieurs « experts » sur la question, notamment le professeur pragois Auguste Rohling qui aurait appris l'hébreu et distillé l'essentiel du Talmud puis publié en 1888 *Der Talmud-Jude*, Huot reprend à son compte les thèmes conspirationnistes très connus. Plusieurs personnes d'importance assistent à la conférence de Huot, notamment les directeurs et professeurs de l'école St-Roch et du collège Limoilou.⁴⁶ On y retrouve des personnalités notoires comme le notaire Cyrille Tessier, le tristement fameux Jacques-Édouard Plamondon ainsi qu'Amédée Denault du *Pionnier* de Sherbrooke. Benjamin Ortenberg lui-même y assiste. L'amalgame pernicieux du crime et du judaïsme a pour effet de mettre ainsi en doute — à tort — la sécurité du pays et de renforcer le sentiment d'occupation. Ce discours fera l'objet d'une brochure vendue et distribuée par l'*Action sociale* et encouragé par différents journaux de la province.⁴⁷ Dans la foulée de l'Affaire Plamondon, force est de constater l'existence d'un véritable réseau opposé à l'émancipation politique et économique des juifs.

Occurrence du mot « juiverie » dans *La Vérité* et *Le Courrier du Canada* croisée au nombre d'immigrants juifs au Canada, XIX^e–XX^e siècles



Source : BANQ et Joseph Kage, *With Faith and Thanksgiving: the Story of Two Hundred Years of Immigration and Immigrant Aid Effort in Canada, 1760–1960*, Montréal, Eagle Publishing Co., 1962, p. 259–260. Reproduction de G. Durou, *Op. cit.*

En utilisant comme indice le terme péjoratif « juiverie », il est intéressant de suivre ci-dessus l'évolution de la discussion du *Courrier du Canada* et *La Vérité*, deux journaux catholiques et conservateurs de Québec sur la question juive. En croisant

l'occurrence du mot avec la progression de l'immigration, il est possible de voir se dessiner à partir de 1905 l'intensité du débat. De plus, ce graphique donne à voir la discussion des journaux dans le contexte d'évènements antisémites notoires. S'il est impossible d'en démontrer la relation directe, à savoir une réaction, on remarque l'apparition de conjonctures favorables à discuter publiquement de cette « question juive ».

« Contre le juif aux doigts crochus »⁴⁸

Au début du XX^e siècle, l'antijudaïsme paraît se confondre avec l'antisémitisme. Bien que ces deux positions partagent une hostilité commune envers le judaïsme et ceux et celles qui le pratiquent, une des différences claires subsiste entre l'antijudaïsme et l'antisémite. Elle réside dans la prédominance chez ce dernier d'une conception racialisante, appuyée par une forte perspective anthropologique et biologique des rapports humains.⁴⁹ L'usage extensif du mot « sémite » et ses dérivés marquent par ailleurs l'étape qui succède à l'antijudaïsme, « il est le mot, rappelle la sociologue Colette Guillaumin, de la racialisation d'une race, l'entrée dans l'univers mental du trait particulier censé caractériser cette dernière ».⁵⁰ Surgissent alors des allusions à une morphologie, un type d'attitudes, mais également à un univers surréaliste : les odeurs d'ail et d'ase fétide, les magasins aux inscriptions indéchiffrables, la cabale, le lapinisme, etc. Émerge ainsi en ce début de siècle, un Juif chimérique, dont les caricatures de Charlebois et d'ailleurs restent un convaincant témoignage.

La racialisation et l'animalisation distinguent nettement l'antisémitisme de l'antijudaïsme. Le personnage de l'usurier, présenté comme « un vieux juif sordide, au nez et aux doigts crochus »⁵¹ à « la tête anguleuse, les pommettes aiguës, les yeux en trous de vrille, la face blémie (sic), la barbe jaunâtre et le visage blémie (sic) »⁵² féconde un véritable imaginaire. Ici, les doigts deviennent les serres d'un rapace : « sentirions-nous déjà les doigts crochus du Juif enserrer notre gorge ? »⁵³, s'interroge *La Vérité*. À Québec « il est impossible de faire un pas sans se trouver en face du regard haineux et du nez croche des disciples de Moïse ».⁵⁴ Cette fixation sur l'apparence physique est d'une banalité affligeante et va jusqu'à se retrouver dans *L'enseignement primaire* (1881–1956), une revue pédagogique imprimée à Québec. Cette dernière y consacre un article sur les fonctions du nom et prend pour exemple didactique la phrase « Les Juifs ont le nez en bec d'oiseau de proie ».⁵⁵ Dans son billet *La cité conquise*, Georges Pelletier (sous le pseudonyme de Pascal Grandville) raconte dans les pages du *Devoir* l'histoire de Jean qui rêve qu'il voit des Juifs partout. Dans le tramway :

sa correspondance à la main, Jean se mit à la recherche d'un siège. Il en trouva un et s'assit. Sa voisine était juive et, sur le siège qui lui faisait face, Jean vit deux bonshommes crasseux, vêtus de houppelandes effrangées, de couleur indescriptible ; tous deux gesticulaient et baragouinaient. À leurs doigts crochus, aux gestes préhensibles de leurs mains, il vit qu'ils étaient, eux aussi, Juifs. Une

matrone énorme et ses deux marmots au profil sémitique accentué lui marchèrent sur les pieds [...] Sur le trottoir, des petits vieux, sales, à la barbe hirsute, au long nez recourbé, marchaient à menus pas boiteux.⁵⁶

Tous les juifs parlent français



— Mon cher monsieur Lavergne, la langue française se conservera tant qu'il y aura des juifs au Canada.

Source : « Tous les juifs parlent français — Mon cher monsieur Lavergne, la langue française se conservera tant qu'il y aura des juifs au Canada », Joseph Charlebois, *Op. cit.*.

Puis, en sortant de son rêve, Jean remarque que les Juifs sont encore parmi lui. Cette allégorie de l'invasion n'est certes pas nouvelle, mais elle a ceci de particulier qu'elle met désormais l'accent sur la hideur. À Québec comme à Montréal, on reproche à l'Anglo-saxon « d'afficher ses sympathies pour la race juive »⁵⁷, à Laurier d'avoir accueilli au Canada des Juifs de Russie et d'Allemagne. Puisque ces derniers comptent y rester, le ton s'est vraisemblablement durci.

On le voit, la marque raciale est bien ancrée dans la mythologie antisémite. Comme le rappelle la sociologue Danielle Juteau, les Juifs « ont été racisés, et c'est *post factum* qu'on a fabriqué des marques de visibilité ». ⁵⁸ À l'orée de la première Grande Guerre mondiale, plus que jamais, des journaux mettent en garde contre ce Juif imaginé, se moquent de son accent, promeuvent des rassemblements publics controversés et libèrent la parole d'une élite convaincue, mais pas nécessairement convaincante.

Péril juif et ligue antisémite

Avec l'apparition de la notion de « race juive », la presse est témoin d'un glissement sémantique. On fait fréquemment usage des mots « antisémitique » et « antisémite ». Des termes très chargés comme « péril juif », « enjuivé » puis « enjuivement » ainsi que l'insulte « youpin » meublent également le vocabulaire antisémite. Cette dernière expression trahit fortement l'influence de la France puisque les classes populaires n'ont jamais été familières avec ce mot. Non sans violence, certains n'hésitent pas à employer à outrance les mots « purge », « infesté », « sales individus » ⁵⁹ ou encore « peste juive ». ⁶⁰ Les comparaisons entre la juiverie et le « péril jaune » sont d'ailleurs fréquentes. Dans une chronique de l'Étoile du Nord de Joliette, Médéric Lévesque (1854–1929) se demande quand les Canadiens français seront « délivrés de la peste des Juifs et des Chinois ? » ⁶¹ Cette hostilité accumulée va mener certains à suggérer publiquement la fondation d'une ligue antisémite.

C'est le notaire et journaliste Eugène Rouillard qui est à notre connaissance le premier à proposer publiquement une telle ligue en 1903. ⁶² Il rappelle que l'Angleterre et la France ont laissé s'implanter des organisations antisémites qui ont eu un certain succès. L'idée d'un regroupement semblable à celui d'Édouard Drumont, de Jules Guérin et de Paul Déroulède en France fait ainsi son chemin. À Joliette, le Cercle Saint-Michel propose lui aussi de fonder une ligue antisémite. En 1908, il interpelle le conseil fédéral de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (A.C.J.C.) afin qu'il adopte « tous les moyens les plus pratiques [...] pour arrêter les envahissements de la juiverie cosmopolite au Canada » et qu'il considère sérieusement la fondation de cette ligue ⁶³. Le congrès de l'A.C.J.C. se tient donc à Québec en 1908 et accueille plusieurs conférenciers de renom. Par exemple, Omer Héroux et l'abbé A. Balthazard discutent respectivement de l'infiltration maçonnique. La conférence la plus écoutée est celle de L. C. Farly sur la juiverie ⁶⁴ qui en profite pour tourner en dérision le « bedit gommerze ». Plus nombreuses et bien établies, les nouvelles ambitions des Juifs inquiètent.

N'achetez pas chez le Juif; car cet argent que vous mettez entre ses mains servira un jour, et avant longtemps, à la fabrication des bombes qui saperont les fondements de notre nationalité. [...] pour que ces paroles ne soient pas vaines, la fondation d'une ligue qui unirait ses membres par des moyens d'obligations

propres au but à atteindre, nous a semblé le moyen le plus favorable et le plus directement pratique [...] ce dont nous sommes certains, c'est que, pour assurer notre nationalité la conservation de ses caractères essentiels, il faut nous débarrasser de ce peuple.⁶⁵

Devant le nombre de clubs et d'associations juives à Montréal, à Québec et à Toronto, les antisémites se réjouissent d'une telle initiative et estiment que le temps est venu d'organiser une ligue, mais aussi une association antimaçonnique :

[...] quels services précieux l'A.C.J.C. pourra rendre à notre province si elle met à exécution son projet d'organiser une ligue antisémitique [...] Ce péril juif qui nous menace, nous semble autrement plus redoutable que la tentative d'anglicisation [...] Ce serait l'œuvre d'une ligue antisémitique de dévoiler les trames de la conjuration juive au Canada.⁶⁶

Outre *La Vérité*, une ligue est suggérée par Gastophone à Québec, inspiré par un antisémite de Beauport, il en propose un programme sommaire.

Donc, formons nos ligues antisémites, commençons notre programme auquel on pourra facilement ajouter quelques articles selon les besoins de chaque localité. 1^o Ne pas leur permettre l'entrée de nos maisons, 2^o Ne rien leur acheter, 3^o Les envoyer vendre leurs peignes ailleurs ou qu'ils les usent pour leur propre usage [...] En guerre, révoltons-nous contre cette vermine qui n'est pas digne de pitié.⁶⁷

Cette option, tout comme celle de l'A.C.J.C., restera lettre morte pour quelques instants. La vague d'immigrants juifs fuyant les pogroms en Russie et la création à Montréal d'une *Ligue contre le péril jaune* relance la discussion sur l'urgence d'une telle ligue. En fait, l'exaspération est palpable chez certains. Jules Romain écrit, « chaque fois que la presse catholique parle du péril juif et réclame une ligue antisémite, une certaine presse anglo-canadienne s'empresse de crier à l'intolérance, à la persécution⁶⁸ ». Sans surprise, cette position radicale ne plaît guère aux libéraux. D'ailleurs, le mot antisémite commence lui-même à déranger. On l'associe aux réactionnaires et à l'intolérance et sa connotation négative est vite récupérée par les partisans de l'État de droit. Si la paix sociale règne d'ordinaire à Québec, s'il y a bien des garde-fous comme *Le Pays*, *La Presse* et *La Vigie* pour contenir les « mangeurs de Juifs », il semble que les réactions antisémites soient disproportionnées par rapport à la taille d'une communauté qui cherche sans gêner personne à s'intégrer au Nouveau-Monde.

Conclusion

La transition étudiée par Hughes va bien au-delà de la petite ville de Cantonville. Elle vaut bien aussi pour la ville de Québec. Dès la fin du XIX^e siècle, l'industrialisation massive, la prolétarianisation de la classe ouvrière, l'émigration rurale vers les manufactures, l'immigration, les nationalismes de Mercier puis de Bourassa et le magistère ultramontain révèlent une société en pleine mutation et en quête d'une identité économique et politique. Longtemps sous domination anglophone, les Canadiens français prennent à grand-peine le contrôle de leur vieille capitale nationale alors que Montréal est plus que jamais anglicisée. Cette conjoncture puis celle de l'Europe profiteront à l'antisémitisme, dont le mythe de l'invasion n'en est que le versant économique. Pour ces raisons, l'antisémitisme appartient bien à la modernité politique et capitaliste. S'il est bien grondeur, il ne doit pas nous faire oublier sa nature marginale dans une ville où les rapports sociaux sont d'ordinaire cordiaux. Au demeurant, on ne résoudra pas l'énigme de cette hostilité radicale, mais on pourra toujours tenter de fournir des explications sur sa persistance.

1

Everett C. Hughes, *French Canada in Transition*, Oxford University Press, 2009 [1943], p. 135, 214–218.

2

1) Son discours est porté aussi bien par les journaux urbains et ruraux, 2) ces derniers défendent une thèse commune savamment relayée 3) ces propagateurs sont des laïcs et religieux établis 4) son discours connaît un glissement sémantique d'un antijudaïsme banal vers un antisémitisme de nature « bio-raciale ». Guillaume Durou, « Des anti-Lumières au Canada français : Observation sur la genèse et la structure de l'antisémitisme, 1870–1918 », dans C. Couture, S. Ravi et F. Pageau, *Autour de l'œuvre d'Yvan Lamonde. Colonialisme et modernité au Canada depuis 1867*. Presses de l'Université Laval, 2019, pp. 105–127.

3

Robert S. Wistrich, *Antisemitism: The Longest Hatred*, Schocken, 1994.

4

Zeev Sternhell, *La droite révolutionnaire (1885–1914). Les origines françaises du fascisme*, Paris, Gallimard, 1998.

5

Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances. Histoire d'une ambivalence identitaire*, Montréal, Nota Bene, 2001, p. 147.

6

La Vérité (1881–1923) étant le porte-étendard principal. Mentionnons également *La Libre parole* (1905–1912), *Le Courrier du Canada* (1857–1901) et *L'Action sociale* (1907–1915) qui sont les feuilles très actives ainsi que d'autres plus ambigus comme *L'Électeur* (1880–1896) et *La semaine commerciale* (1894–1966) tout particulièrement, en guerre contre les colporteurs juifs.

7

Le Monde illustré (1884–1902), *La Croix* (1903–1937), *l'Opinion publique* (1870–1883), *Le Canard* (1877–1936) et *Le Devoir* (1910+), *L'Étoile du Nord* (1884–1965) à Joliette, le *Courrier de Saint-Hyacinthe* (1853+), *Le Progrès du Golfe* (1904–1970) à Rimouski ou *Le Progrès du Saguenay* (1887–1964) à Chicoutimi.

8

Daniel Juteau, *L'ethnicité et ses frontières*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2015; Colette Guillaumin, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, La Haye, Mouton, 1972.

9

Sur le récent dossier consacré à la question, voir Pierre Anctil et Ira Robinson (dir.), « Nouveaux regards sur le phénomène de l'antisémitisme dans l'histoire du Québec », *Globe*, vol. 18, n° 1, 2015; Hugues Théorêt, *La presse canadienne-française et l'extrême droite européenne*, Septentrion, Québec, 2018; *Ibid.*, *Les chemises bleues*. Adrien Arcand, *journaliste antisémite canadien-français*, Québec, Septentrion, 2012; Jean-François Nadeau, *Adrien Arcand, führer canadien*, Montréal, Lux, 2011.

10

Gerald Tulchinsky, *Canada's Jews : A People's Journey*, University of Toronto Press, 2008; Ira Robinson, *A History of Antisemitism in Canada*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2015; Pierre Anctil, *Histoire des Juifs du Québec*, Montréal, Boréal, 2017.

11

Pierre Anctil et Simon Jacobs (dir.), *Les Juifs de Québec. Quatre cents ans d'histoire*, Presses de l'Université du Québec, 2015; Paul-Étienne Bernier, *Le fait juif à Québec*, en vue de l'obtention d'un baccalauréat en sciences sociales, Québec, 1941.

12

L'Action française reproduite dans *L'Action sociale*, 23 août 1912.

13

Ira Robinson, « Reflections on Antisemitism in French Canada », *Canadian Jewish Studies/Études juives canadiennes*, vol. 21, 2013, p. 94.

14

Michele Battini, *Socialism of Fools: Capitalism and Modern Anti-Semitism*, Cambridge University Press, 2016; Jerry Z. Muller, *Capitalism and the Jews*, Princeton University Press, 2011, p. 2. Même le sociologue allemand Werner Sombart s'est fait prendre au jeu des stéréotypes ancestraux, *The Jews and Modern Capitalism*, Martino Fine Books, 2015.

15

Howard Palmer, *Patterns of Prejudice : A History of Nativism in Alberta*, Toronto : McClelland and Stewart, 1982; *Ibid.*, « Politics, Religion and Antisemitism in Alberta, 1880–1950 » in Alan Davies (eds.), *Antisemitism in Canada: History and Interpretation*, Wilfrid Laurier University Press, 2006, pp. 175–204.

16

L'Électeur, 24 octobre 1894.

17

L'Électeur, 21 novembre 1894

18

L'Électeur, 30 novembre 1894.

19

L'Électeur, 23 octobre 1893.

20

Soit 50 \$ à pied et 100 \$ en voiture, *Le prix courant*, 23 novembre et 21 décembre 1894.

21

La semaine commerciale, 23 novembre 1894.

22

L'Électeur, 12 novembre 1894.

23

L'action sociale, 11 juin 1910; *Le bien public*, 8 avril 1910; *Progrès du Saguenay*, 19 mai 1910.

24

C'est le cas par exemple du village de St-Sylvestre, à 55 km de Québec, qui ne fait la guerre ni aux Juifs ni à personne. Le journal invite alors les naïfs à savoir ce qui se trame et à connaître le visage de l'invasion. *L'action sociale*, 4 juin 1910.

25

Une condition que Pierre Anctil a raison de souligner, *Histoire des Juifs du Québec*, p. 17.

26

La notion de *boundary making*, comme frontière parfois négociée et imposée, dont les journaux sont si souvent la courroie de transmission, Daniel Juteau, *Op. cit.*, p. 25.

27

Ira Robinson, « “No Litvaks” Need Apply. Judaism in Quebec City », in Pierre Anctil et Simon Jacobs, *Op. cit.*, p. 24.

28

Serge Jaumain, « Contribution à l'histoire comparée : les colporteurs belges et québécois au XIX^e siècle », *Histoire sociale/Social History*, vol. 20, n° 39, 1987, p. 60–61.

29

Marc Saint-Hilaire et Richard Marcoux, « Le ralentissement démographique », dans

Serge Courville et Robert Garon (dir.), *Atlas historique de Québec. Québec, ville et capitale*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 174.

30

L'indice d'interaction ou d'exposition (B_{xy}) exprime la probabilité qu'un membre d'un groupe rencontre et interagisse avec un membre d'un autre groupe. Il a été calculé à partir des données de recensement de 1911.

31

La Libre parole, 30 avril 1910.

32

Le médecin Pierre Joseph Bédard, ancien collaborateur du *Monde illustré* avait fondé à Québec en 1893 le journal *La libre parole*. Sous-titré « Le Canada aux Canadiens! », le journal, inoffensif, n'avait duré que deux mois. C'est William Alexandre Grenier qui a repris ce titre en fondant la *Libre parole illustrée* en 1896. Alors, accusé de libelle contre Joseph-Israël Tarte et emprisonné, il a mis fin aux activités du journal après quelques semaines.

33

André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise : des origines à nos jours, tome 4*, Les Presses de l'Université Laval, 1979, p. 40,41, 260; Fernand Harvey, « La presse périodique à Québec de 1764 à 1940 Vue d'ensemble d'un processus culturel », *Les cahiers des dix*, n° 58, 2008, p. 236,237.

34

Dominique Marquis, « Un homme et son journal : comment Jules-Paul Tardivel "domestiqua" La Vérité », *Mens*, vol. 13, n° 2, 2013, p. 35–57; Jean-Christian Pleau, « Les lectures honnêtes de Jules-Paul Tardivel », *Voix et Images*, vol. 32, n° 3, pp. 75–87; Mathieu Girard, « La pensée politique de Jules-Paul Tardivel », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 21, n° 3, 1967, pp. 397–428.

35

Dominique Marquis, « Amitiés et communautés d'opinion. Le réseau de Jules-Paul Tardivel au service de *La Vérité* », *Études d'histoire religieuse*, vol. 84, n° 1–2, 2018, p. 5–24.

36

Selon *La Vigie*, 11 avril 1910, l'atelier est situé au n° 57 de la rue St-Joseph, selon l'opuscule-conférence de Plamondon, il s'agit

du « n° 115 ½, ou 117 », J-E Plamondon, *Le Juif. Conférence donnée au Cercle Charest de l'A.C.J.C.*, Québec; édition de La libre parole, 1910.

37

L'Action sociale, 23 juillet 1910.

38

L'Action sociale, 6 juin 1910.

39

Le Canard, 15 mai 1910.

40

La Libre parole, 28 mai 1910.

41

Sylvio Normand, « L'affaire Plamondon : un cas d'antisémitisme à Québec au début du XX^e siècle », *Les Cahiers de droit*, vol. 48, n° 3, 2007, p. 486–487; Jacques Langlais et David Rome, *Juifs et Québécois français : deux cents ans d'histoire commune*, Montréal, Les Éditions Fides, 1986, p. 115.

42

Pour une analyse détaillée du procès, voir David Rome, *The Plamondon case and S.W. Jacobs*, Montreal, Canadian Jewish Congress, 1982, partie I et II.

43

Le Monde illustré, 14 et 21 décembre 1901; 4, 18 et 25 janvier; 1^{er}, 8, 15 et 22 février, 1902.

44

Membre actif de l'Action Catholique, il signera des études telles que *Le fléau maçonnique* (1906), *Le poisson maçonnique* (1912), *Le bien paternel* (1912) sous le pseudonyme de Jean Duterroir, *La question juive chez nous* (1926), traduite en anglais.

45

La Croix, 2 mars 1912.

46

L'action sociale, 25 novembre 1913.

47

Le Courrier de St-Hyacinthe, 26 septembre 1914; *Le Soleil*, 25 novembre 1913; *Le Progrès du Golfe*, 3 septembre 1914; *La Vérité*, 5 septembre 1914.

48

Le Courrier de St-Hyacinthe, 27 mars 1890.

49

Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme, tome 2 : l'âge de la science*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

50

Colette Guillaumin, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Mouton 1972, p. 19.

51

Passe-temps, 23 mai 1903.

52

Le Canard, 13 juin 1909.

53

La Vérité, 12 janvier 1918.

54

La Libre parole, 24 septembre 1910.

55

L'enseignement primaire, Québec, vol. 18, n° 5, 2 novembre 1896, p. 71.

56

Le Devoir, 19 juillet 1910.

57

La Vérité, 1er novembre 1913.

58

« Sur la pensée de Colette Guillaumin : entretien avec Danielle Juteau, réalisé par Valérie Amiraux et Nicolas Sallée », *Sociologie et sociétés*, vol. 49, n° 1, 2017, p. 173.

59

La Libre parole, 23 avril 1910.

60

La Vérité, 12 mars 1910.

61

L'Étoile du Nord, 6 août 1896.

62

Le Courrier de St-Hyacinthe, 16 décembre 1903.

63

Le Semeur, 13 mai 1909.

64

Selon ce que rapporte *Le Canada*, 27 juin 1908.

65

Le Congrès de la jeunesse à Québec en 1908, Montréal, éd. Le semeur, 1910, p. 98,99, 132.

66

La Vérité, 15 mai 1909; *La Vérité*, 4 juillet 1908.

67

La Libre parole, 26 février 1910.

68

La Vérité, 12 juillet 1913.